

I. DIEU « TOUT-PUISSANT » ?

BERNARD REY, O. P.

Toute-puissance et faiblesse de Dieu

Dans *Le Visiteur*, pièce de théâtre qui tint longtemps l'affiche à Paris, l'auteur, Éric-Emmanuel Schmitt, fait dire à Freud dont la fille vient d'être arrêtée :

Si Dieu était en face de moi, ce soir, un soir où le monde pleure et ma fille est prise dans les griffes de la Gestapo, je préférerais lui dire : « Tu n'existes pas ! Si tu es tout-puissant, alors tu es mauvais ; mais si tu n'es pas mauvais, tu n'es pas bien puissant. Scélérat ou limité, tu n'es pas un Dieu à la hauteur de Dieu. »

Beaucoup de gens pensent ainsi, et il nous est peut-être arrivé de partager semblable sentiment, qui se manifeste le plus souvent quand nous rencontrons la maladie, la souffrance, l'extrême précarité. Alors surgit la question du sens de la vie et l'on s'interroge sur le Dieu qui en est l'origine. On le nomme « Dieu, le Père tout-puissant », mais il semble bien incapable d'endiguer le mal.

Pour cerner certains tenants et aboutissants d'une telle question, je rappellerai d'abord le malaise que suscite souvent l'affirmation de la toute-puissance divine. Me référant ensuite à certains penseurs juifs contemporains, je reviendrai à l'interrogation : pourquoi cette faiblesse de Dieu devant le mal ? Dans un troisième temps, enfin, je proposerai non une réponse mais une lumière dans le tunnel, en faisant appel au témoignage de la jeune juive Etty Hillesum.

Reproduction effectuée par le CIF avec l'autorisation du CFC (20 rue des grands Augustins, 75006 Paris). Toute nouvelle reproduction est soumise à l'autorisation préalable du CFC.

La toute-puissance divine mise en accusation

« *Je crois en Dieu le Père tout-puissant.* » C'est par ces mots que s'ouvre la confession de foi chrétienne, proclamée le dimanche à la messe. Voici comment le *Catéchisme des adultes*, proposé par les évêques de France, explicite cette foi :

Les *Credo* de la foi catholique mettent la toute-puissance de Dieu en relation avec le titre de Père. La toute-puissance est qualifiée par là de manière décisive. Elle n'est pas domination arbitraire, mais souveraineté pleine de sagesse et de bonté, à laquelle « rien n'est impossible » (Lc 1, 37 ; cf. Gn 18, 14). C'est la *toute-puissance aimante* d'un père : du « Père de notre Seigneur Jésus Christ » (2 Co 1, 3), qui nous communique son Esprit. La toute-puissance de ce Père ne vient pas écraser mais, tout au contraire, susciter la vie, faire tourner au bien ce qui s'y oppose, relever ce qui tombe et même terrasser la mort. Manifestée dans la Création, elle s'affirme souverainement dans la croix et la résurrection de Jésus¹.

Malgré ces belles affirmations, auxquelles j'adhère, il reste difficile de parler aujourd'hui de la « toute-puissance » divine. Cela tient d'abord à ce que cette expression est le résultat d'une malencontreuse traduction, comme le patrologue André de Halleux l'a démontré, il y a plus de vingt ans : la notion grecque originelle est *pantocratôr* ; son usage dans la Bible grecque entend souligner le rapport permanent de Dieu avec l'univers. Ce qui aurait dû être exprimé, ce n'est donc pas l'idée d'un Dieu qui peut tout (*omnipotens*) mais d'un Dieu qui soutient tout (*omni-tenens*) : « Il sauvegarde toute chose, écrit A. de Halleux, en sorte que jamais nous ne sommes perdus. » Voilà pourquoi, l'un de ses collègues de Louvain, Adolphe Gesché, a pu écrire récemment :

La traduction tout-puissant a tout perverti et a rendu le mauvais service de faire croire que Dieu, tel un fakir ou un sorcier, pouvait faire à la limite n'importe quoi et traverser autant qu'il le voulait ma liberté².

La traduction qui fait appel à la notion de sauvegarde évite de mentionner la « toute-puissance » de Dieu, expression qui, par le biais du pouvoir, est trop liée à l'idée de domination et d'oppression. Voilà pourquoi, lorsque je préside une liturgie, il m'arrive de remplacer la formule « Dieu éternel et tout-puissant » par des mots de saveur plus évangélique comme, par exemple, « Dieu

notre Père » ou « Dieu tout aimant » ; et je sais, à les entendre, que certains de mes frères et beaucoup de prêtres éprouvent la même gêne que moi. Mais celle-ci, convenons-en, ne vient pas seulement du vocabulaire, elle tient à l'usage que, à travers l'histoire, beaucoup ont fait de la puissance de Dieu.

De tout temps, sans exclure aujourd'hui, de nombreux chefs se sont en effet réclamés d'un Dieu tout-puissant, dont ils s'estimaient les envoyés, pour imposer leur domination. De quel Dieu s'est-on recommandé pour massacrer les Indiens d'Amérique latine ? Au nom de quelle puissance de Dieu, l'Église a-t-elle allumé les bûchers de l'Inquisition ? etc., etc. Certainement pas au nom du Dieu de l'Évangile. Comme vient encore de le rappeler René Luneau, dans un beau livre intitulé *Jésus, l'homme qui évangélisa Dieu*³, la vie et l'enseignement du Christ révèlent non un Dieu impitoyable, mais un Père miséricordieux en quête des pécheurs, non un Seigneur, soutien des puissants de ce monde, mais un Serviteur partageant sur la croix le sort des rejetés. La puissance qui se manifeste là est celle de l'amour et, comme l'affirme saint Paul, elle se déploie non dans la force, mais dans la faiblesse (voir 2 Co 12, 9).

Au cours de ces dernières décennies, de nouveaux motifs ont rendu plus difficile encore l'appellation de Dieu comme tout-puissant. Et là, nous ne nous trouvons plus devant des questions de vocabulaire... À la suite de la *shoah*, non seulement la toute-puissance de Dieu, mais aussi sa capacité à sauvegarder ceux qu'il aime furent radicalement mises en question par certains croyants juifs. Une telle protestation n'est d'ailleurs pas réservée à ceux qui partagent la foi juive. Devant les horreurs qui déchirent le monde, bien des hommes et des femmes en viennent à douter non seulement de la puissance de Dieu, mais aussi de son existence : si Dieu existe, peut-il laisser souffrir les créatures sorties de ses mains ?

Ces interrogations sont graves, et la Bible en connaît de semblables. Elles peuvent conduire à se demander si Dieu est vraiment un Père tout-puissant, ou, pour adopter une formulation plus exacte, s'il est un Dieu qui sauvegarde toutes choses. Cependant, si nous prenons au sérieux notre foi en un Dieu créateur et sauveur, en un Dieu qui a ressuscité Jésus, pouvons-nous si aisément renoncer à croire en sa puissance ? Dès lors, comment en parler, sans oublier tout ce que les hommes et les peuples ont vécu et vivent encore, dans l'apparente indifférence d'un Dieu bien silencieux ?

De la puissance à la faiblesse

Dans ce deuxième moment de notre démarche, nous allons nous mettre à l'écoute des réflexions nées en monde juif, du fait de la *shoah*. Ce faisant, je n'entends pas me référer uniquement à cette immense tragédie d'un passé récent, car, selon les mots du philosophe Paul Ricœur, « les victimes d'Auschwitz sont par excellence les délégués, auprès de notre mémoire, de toutes les victimes de l'histoire⁴ ». Notre siècle est vraiment un siècle noir, du fait des guerres et des dictatures qui ont perpétré tant de massacres dont certains génocides. La situation juive n'est donc pas la seule concernée, mais l'on sait que ce génocide, dont l'horreur a été scientifiquement programmée et méticuleusement mise en œuvre, a légitimement et très vigoureusement interpellé la conscience humaine, et suscité dans le judaïsme de profondes interrogations religieuses qui concernent les chrétiens eux-mêmes. Pourquoi Dieu, le Père miséricordieux et tout-puissant, a-t-il laissé faire ? Et même : pouvait-il faire quelque chose ?

Beaucoup ont posé ces questions. Elles ont été reprises en 1984 par le philosophe juif Hans Jonas⁵ dans une conférence prononcée en Allemagne en 1984, comme en témoigne l'extrait suivant :

Au Moyen Âge, des communautés entières (subirent) la mort par l'épée et par le feu avec le *Chema Israël* aux lèvres, donc en proclamant l'unité de Dieu. [...] Leur sacrifice faisait briller la lumière de la Promesse, de la rédemption due à la venue du messie.

Rien de tout cela ne prend plus effet avec l'événement qui porte le nom d'Auschwitz. Ici ne trouvèrent place ni la fidélité ni l'infidélité, ni la foi ni l'incroyance, ni la faute ni son châtement, ni l'épreuve, ni le témoignage, ni l'espoir de la rédemption, pas même la force ou la faiblesse, l'héroïsme ou la lâcheté, le défi ou la soumission. Non, de tout cela Auschwitz, qui dévora même les enfants, n'a rien su : il n'en offrit pas même l'occasion en quoi que ce fût. Ce n'est pas pour l'amour de leur foi que moururent ceux de là-bas (comme encore les témoins de Jéhovah) ; ce n'est pas non plus à cause de celle-ci ou de quelque orientation volontaire de leur être personnel qu'ils furent assassinés. La déshumanisation par l'ultime abaissement précéda leur agonie ; aux victimes destinées à la solution finale ne fut laissée aucune lueur de noblesse humaine, rien de tout cela n'était plus reconnaissable chez les survivants, chez les fantômes squelettiques des camps libérés. Et pourtant – paradoxe des paradoxes –, c'était le vieux peuple de

l'Alliance, à laquelle ne croyait plus presque aucun des intéressés, tueurs et même victimes, c'était donc très précisément ce peuple-là et pas un autre qui fut désigné, sous la fiction de la race, pour cet autre anéantissement total : le retournement, horrible entre tous, de l'élection en une malédiction, qui se moquait de toute interprétation. Il y a donc bien malgré tout une relation – de la nature la plus perverse qui soit – avec les chercheurs de Dieu et les prophètes d'autrefois, dont les descendants furent ainsi sélectionnés dans la dispersion et rassemblés dans l'union de la mort commune. Et Dieu laissa faire. Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ? [p. 11-12.]

Pour tenter de comprendre « ce Dieu qui a pu laisser faire », Hans Jonas en vient à penser que depuis Auschwitz trois attributs divins ne peuvent plus être conjugués ensemble, à savoir sa bonté, son intelligibilité et sa puissance. Ne pouvant admettre que Dieu ne soit ni intelligible ni bon, il remet en cause une certaine conception de la puissance divine :

Dieu s'est tu. Et moi, je dis maintenant : s'il n'est pas intervenu, *ce n'est point qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas*. Je propose, pour des raisons inspirées par l'expérience contemporaine de façon déterminante, l'idée d'un Dieu qui pour un temps – le temps que dure le processus continué du monde – *s'est dépouillé de tout pouvoir d'immixtion dans le cours physique des choses de ce monde* ; d'un Dieu qui donc répond au choc des événements mondains contre son être propre, non pas « d'une main forte et d'un bras tendu » – comme nous le récitons tous les ans, nous les Juifs, pour commémorer la sortie d'Égypte – mais en poursuivant *son but inaccompli avec un mutisme pénétrant* (p. 35 ; je souligne).

Ces réflexions empruntent au courant mystique juif de la Kabbale la conception d'un Dieu qui s'efface – se rétracte – pour créer le monde et le confier à la responsabilité de l'homme. Devant tant de malheurs, on a envie d'affirmer comme ce philosophe : Dieu n'intervient pas car, en créant le monde, il a volontairement renoncé à exercer directement sa toute-puissance : entré dans son repos (Gn 2, 3), il s'en est remis à l'ordre de la création et à la liberté de l'humanité qu'il a créée – et ne cesse de créer – responsable. Désormais Dieu ne *peut* plus rien faire, il n'a plus qu'à se taire. Ce que beaucoup appellent le silence de Dieu ne serait que le signe de son actuelle impuissance !

Toutefois, peut-on affirmer un tel retrait de Dieu, sans décréter par le fait même son inexistence ? Si Dieu existe et si, comme Créateur, il est présent à l'humanité, comme toute la Bible l'affirme, peut-il effectivement renoncer à sa puissance ? Dieu peut-il exister sans être constamment en action – « en acte », disaient les philosophes et les théologiens du Moyen Âge ? En définitive, le croyant peut-il vraiment affirmer que Dieu est resté inactif ?

Pour répondre à ces questions, nous sommes conduits à examiner notre conception de la puissance divine, très liée à ce que nous attendons de ses « interventions ». Dans un récent entretien, publié par le magazine *Panorama* (janvier 1999), Paul Ricœur dit à ce propos :

Intervenir, c'est ce qu'un puissant fait pour un être faible. Il s'agit donc encore d'un modèle de relation de pouvoir. Le seul pouvoir de Dieu c'est l'amour désarmé. C'est un rêve de tyrannie de penser que Dieu pourrait ainsi intervenir dans l'histoire (p. 29).

C'était déjà le point de vue de cet autre protestant célèbre, Dietrich Bonhoeffer, condamné à mort et exécuté par les nazis. À travers ce qu'il vivait, il eut l'intuition que le mystère du Christ nous amène à réviser notre conception de la puissance divine, perçue uniquement comme une force qui interviendrait là où s'arrêtent nos limites, comme pour les relayer. Dans ses *Lettres écrites en prison*, il se fit le prophète d'un christianisme *majeur*, où le croyant est invité à se comporter devant Dieu non d'une façon infantile mais comme une personne autonome. C'est ainsi qu'il écrit :

En devenant majeurs nous sommes amenés à reconnaître réellement notre situation devant Dieu. Dieu nous fait savoir qu'il nous faut vivre en tant qu'hommes qui parviennent à vivre sans Dieu. Le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne (Mc 15, 34) « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ! Le Dieu qui nous laisse vivre dans le monde, sans l'hypothèse de travail Dieu, est celui devant qui nous nous tenons constamment. Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu. Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur la croix. Dieu est impuissant et faible dans le monde, et ainsi seulement il est avec nous et nous aide⁶.

Ce texte, très connu, met bien en valeur l'originalité du Dieu révélé par le Christ. Alors que la religiosité conduit souvent l'homme éprouvé à faire appel à la puissance de Dieu, l'Évangile

le renvoie à la souffrance et à la faiblesse de Dieu : seul le Dieu faible et souffrant peut apporter une aide. Devant les méfaits de la barbarie humaine, Hans Jonas, invoquant l'Alliance que Dieu avait nouée avec son peuple, en vient à conclure que, dès la création, Dieu a renoncé à sa toute-puissance : il n'intervient pas parce qu'il ne le peut pas, il ne le peut plus... Du fond de sa prison, vivant le mystère du Serviteur souffrant, Bonhoeffer traçait une autre voie. Qu'attendons-nous de Dieu ? Sa puissance n'est destinée ni à remédier à notre finitude, ni à combler les défaillances de notre liberté, limitée et faillible. Bien au contraire, l'effacement de Dieu est le fondement même de notre liberté et de notre autonomie de créature, il les rend possibles.

Dès lors, il n'est pas nécessaire de gommer la puissance divine pour comprendre la puissance maléfique des hommes qui déchaînent la violence. Dieu non seulement crée au commencement, mais il maintient à chaque instant la création dans l'existence ou, pour le dire de façon plus parlante : si maintenant nous vivons, c'est parce que Dieu, en cet instant même, nous aime et nous crée. L'existence des libertés, même quand celles-ci se manifestent dans l'absolu de la perversion, comme ce fut le cas dans les camps d'extermination, est elle-même un effet de la puissance de Dieu.

Des penseurs, appartenant à la grande famille juive, ont affirmé, eux aussi et vigoureusement, qu'on ne devait pas conclure, à partir du génocide, que Dieu s'était définitivement retiré de l'histoire. Admettre que « Dieu souffre d'une impuissance littérale et radicale, c'est-à-dire, en fait, d'une mort » c'est en quelque sorte donner raison à Hitler, écrit Emil Fackenheim⁷. Cet auteur n'hésite pas à parler de « la voix prescriptive d'Auschwitz », qui prescrit notamment :

Il est interdit aux Juifs de donner à Hitler des victoires posthumes. Il leur est prescrit de survivre comme Juifs, de peur que périsse le peuple juif. Il leur est commandé de se souvenir des victimes d'Auschwitz de peur que périsse leur mémoire. Il leur est interdit de désespérer de l'homme et de son monde et de s'évader dans le cynisme ou dans le détachement, de peur de contribuer à livrer le monde aux forces d'Auschwitz. Enfin, il leur est interdit de désespérer du Dieu d'Israël, de peur que périsse le judaïsme [p. 146].

Devant les horreurs du monde, Dieu est mis en accusation et l'espérance peut chanceler. Mais, en réalité, ce qui devrait être

ébranlé, c'est moins notre espérance en Dieu que notre espérance en l'homme, capable de déchaîner tant de souffrances. Il y aurait en effet de quoi désespérer des hommes, si certains d'entre eux, loin d'accuser Dieu, ne s'étaient fait un devoir de s'insurger avec lui contre le mal, même au prix de leur vie. Tel fut le cas de Jésus, révélateur de l'authentique visage de Dieu. Plus proche de nous, une jeune juive hollandaise apporte à notre problème une lumière décisive.

« *Le sort de Dieu nous est confié* »

Certains parmi vous ont certainement entendu parler de Etty Hillesum. Révélée par son *Journal*, écrit avant sa déportation⁸, cette jeune intellectuelle insouciante fut prise dans la tourmente qui s'abattit sur son peuple. Vivant à Amsterdam, elle travaille beaucoup sur elle-même avec l'aide d'un thérapeute qui devient un « ami de cœur » et elle voit s'affermir en elle une profonde vie intérieure, où peu à peu s'épanouit un extraordinaire amour de la vie, tandis qu'émerge également une grande foi en la constante présence de Dieu. Admise comme employée au camp de Westerbork, elle refuse de fuir ou de se cacher afin de rester solidaire de son peuple, car elle a effectivement la possibilité de revenir chez elle, à Amsterdam. Elle finit par être internée dans ce camp. Le courrier qu'elle réussit alors à faire passer montre qu'elle demeure bien celle que son *Journal* nous fait rencontrer, ce qui donne à ce document une valeur inestimable. Déportée à Auschwitz avec toute sa famille en septembre 1943, elle y mourut deux mois plus tard.

Face aux persécutions qui anéantissent son peuple et qui devaient la détruire elle-même, Etty n'est pas scandalisée par l'impuissance de Dieu, ou, pour mieux dire, par le fait que Dieu ne met pas fin à l'enchaînement de la cruauté que provoque l'humanité dans sa liberté pervertie. De façon étonnante, elle y perçoit au contraire une invitation à la responsabilité. Voici l'extrait d'une page que j'estime exceptionnelle et qui fut écrite le 12 juillet 1942. Elle est intitulée *Prière du dimanche matin* :

Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. [...] Pour l'instant, à chaque jour suffit sa peine. Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre

en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peut nous aider, mais nous qui pouvons t'aider – et ce faisant nous aider nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. [...] Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes, un jour. Il m'apparaît de plus en plus clairement à chaque pulsation de mon cœur que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous. [...] Il y a des gens qui cherchent à protéger leur propre corps, qui pourtant n'est plus que le réceptacle de mille angoisses et de mille haines. Ils disent : « Moi, je ne tomberai pas sous leurs griffes ! » Ils oublient qu'on n'est jamais sous les griffes de personne, tant qu'on est dans tes bras. Cette conversation avec toi, mon Dieu, commence à me redonner un peu de calme. J'en aurai beaucoup d'autres avec toi dans un avenir proche, t'empêchant ainsi de me fuir. Tu connaîtras sans doute aussi des moments de disette en moi, mon Dieu, où ma confiance ne te nourrira plus aussi richement, mais crois-moi, je continuerai à œuvrer pour toi, je te resterai fidèle et ne te chasserai pas de mon enclos (p. 166).

Dieu n'est pas mis en accusation, il n'a pas de comptes à rendre. Il a besoin de nous, de demeurer en nous, et, dans le même temps, nous sommes dans ses bras, ce qui nous fait échapper aux griffes du mal et des méchants. Quelle foi ! et comme elle est susceptible de construire la nôtre, quand vient l'épreuve et que se bousculent les questions radicales !

Sans s'y référer et peut-être même sans en avoir conscience, Etty est proche de la spiritualité juive la plus authentique, telle qu'on la trouve exprimée, par exemple, chez Martin Buber. Dans son petit ouvrage *Les Chemins de l'homme*⁹, ce philosophe se rapporte à l'enseignement d'un rabbin sous la forme d'une parabole. – Un jour, un maître célèbre reçoit des visiteurs et à brûle-pourpoint leur demande : « Où est Dieu ? » Ces visiteurs sont très surpris qu'un rabbin aussi savant leur pose cette question. Pour eux, en effet, Dieu qui a créé le ciel et la terre se trouve partout chez lui, il est donc présent dans tout l'univers. Et le maître de leur répliquer : « Où est Dieu ? – Il se trouve là où on le fait entrer. » Un peu plus haut, Buber avait écrit : « Dieu veut entrer dans son

monde, mais c'est par l'homme qu'il veut y entrer. Voilà le mystère de notre existence, la chance surhumaine du genre humain. »

Extraordinaire réponse, qui figure aussi dans la tradition chrétienne, dont les racines plongent en terre juive. Dieu est le Seigneur du monde et de l'histoire, mais il a confié sa création à la gérance de ceux qui constituent l'humanité. Certes, il est celui qui nous fait exister, nous permet d'agir et se trouve à la source de notre liberté, mais il respecte les êtres qu'il a pétris, qu'il fait vivre et veut libres, à son image. *Telle est l'origine de la faiblesse de Dieu, sa vulnérabilité, elle est dans la capacité qu'il a donnée à notre liberté de le refuser.* Et c'est ce qui s'est passé et continue de se passer : « *Il est venu – Il vient ! – chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu – ne le reçoivent pas* » (Jn 1, 11). Dieu se tient donc respectueusement à la porte, et, tel un serviteur, il attend qu'on lui ouvre, comme il est clairement écrit en Ap 3, 20 : « *Voici que je me tiens à la porte et que je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi.* »

Nous rejoignons ainsi l'expérience intérieure de Etty Hillesum : elle a fait entrer Dieu dans sa vie et elle s'en considère responsable pour le monde. Sans se référer directement à la *shoah*, le théologien catholique Adolphe Gesché, s'interrogeant sur le salut dans la société, tire une semblable leçon :

Le sort de Dieu nous est confié dans la mesure où, porteurs de Dieu dans ce monde, c'est de notre attitude que dépendront la connaissance et l'image de Dieu que les hommes se feront. *Bien plus, Dieu lui-même, si l'on peut dire, ne pourra être tout à fait tout-puissant, bon, juste, sauveur vis-à-vis de tel homme, que si, à tel moment et dans telle circonstance, je suis bon et juste pour cet homme, exerce en quelque sorte à son égard la puissance de salut dont Dieu m'a fait commandement.* Comme le disaient les Pères de l'Église, nous sommes les mains et les bras de Dieu¹⁰.

Dieu est un Mystère qui nous transcende infiniment, mais il n'est pas indifférent à ce qui se passe sous les cieux. Sa puissance de créateur et de sauveur ne s'exprime pas dans la distance mais *dans sa présence*. Présence silencieuse, ô combien ! mais aussi aimante. Car Dieu ne peut être ni absent, ni passif, et puisqu'il est infiniment bon, il ne peut rester insensible à l'océan de souf-

frances qui submerge tant de personnes, tant de peuples. Comme le Crucifié, Dieu communie à la détresse des hommes ; voilà pourquoi, pour exprimer cette compassion, on hésite moins à parler aujourd'hui de la souffrance de Dieu.

Sa toute-puissance n'est pas à l'image de celle que déploient les hommes. Parce qu'il est Père, Dieu nous suscite et attend beaucoup de nous, puisqu'il nous confie la gérance de sa création et nous rend responsables de nos frères et sœurs humains. Mais, direz-vous, qui sommes-nous pour affronter l'infinie puissance du mal que seul un Sauveur divin est capable de vaincre ? Qui sommes-nous ? Apparemment, peu de chose, c'est vrai, mais notre petitesse ne répugne pas à Dieu, qui sait aussi de quelle générosité nous sommes capables. Voilà pourquoi il nous fait confiance et nous demande de lui faire confiance, à lui, le tout-puissant, pour l'aboutissement ultime de son œuvre. En attendant, il ne nous laisse pas démunis puisqu'il nous a envoyé l'Esprit de son Fils, plus fort que la mort, plus fort que toute mort.

Je terminerai en vous laissant méditer cette petite parabole :

Un homme vit un jour dans la rue une femme sans travail, sans famille, sans pain et sans toit. Alors il se mit en colère et demanda à Dieu : « Pourquoi permets-tu cela ? Pourquoi ne fais-tu rien ? » Il répondit : « J'ai effectivement fait quelque chose contre l'injustice et la misère : JE T'AI FAIT TOI¹ ! »

Comment mieux exprimer notre responsabilité et la confiance qui nous est faite ?

Bernard Rey, o. p.

NOTES

1. Édition de 1991, p. 60, n° 84.
2. Voir A. de Halleux, « Dieu le Père tout-puissant », *Rev. th. de Louvain* 8, 1977, p. 401-422 et A. Gesché, « L'invention chrétienne de la liberté », *ibid.*, 28, 1997, p. 3-27, citation des p. 8-9.
3. Éd. du Seuil, 1999.
4. *Temps et Récits*, III, Éd. du Seuil, p. 272.
5. Ce texte fut publié en France en 1994 – un an après la mort de l'auteur –, sous le titre *Le Concept de Dieu après Auschwitz. Une voix juive* (Éditions Payot et Rivages). Ce moraliste est également connu en France pour son livre *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Éd. du Cerf, 1990.
6. *Résistance et soumission*, Labor et Fides, 1963, p. 162-163.